

1195-113 3885

Religion Saint-Simoniennne.

ÉVÉNEMENS

DE

LYON.

2888 FONDS DUBOIS

Au moment où une enquête publique s'établit sur les causes, le caractère et les résultats nécessaires des événemens de Lyon, nous jugeons utile de publier diverses pièces de la correspondance à laquelle ils ont donné lieu entre l'église Saint-Simonienne de Lyon et la métropole, ainsi que divers extraits du *GLOBE* qui sont l'expression de nos sentimens sur ce grave sujet.

Ces documens sont de nature à fixer les esprits sur les positions respectives des diverses classes de la société à Lyon et partout ailleurs. Ils indiquent aussi la portée de la politique pacifique et conciliatrice que Saint-Simon nous a léguée et que nous développons sans cesse sous les inspirations de l'autorité paternelle qui préside à la marche de notre apostolat.

Le membre du Collège, directeur du *Globe*,

MICHEL CHEVALIER.

Religion Saint-Simoniennne.

ÉVÉNEMENS DE LYON.

Les événemens qui, à la fin d'octobre dernier, amenèrent l'établissement d'un tarif entre les ouvriers en soie et les fabricans de Lyon sont trop connus pour que nous les rapportions ici. Lorsque le tarif eut été convenu et affiché, nous publiâmes sur la situation critique de Lyon un article détaillé où nous exprimions des *craintes* que le passé n'a que trop justifiées, et où nous donnions des *conseils* qu'on a trop négligés et qu'on néglige encore. Voici un extrait de cet article :

(*Extrait du GLOBE du 31 octobre.*)

..... Il ne faut point se dissimuler que la transaction qui vient d'être conclue par les soins du préfet du Rhône, entre les ouvriers et les fabricans de Lyon, ne saurait présenter de suffisantes garanties de durée ; *la discussion des intérêts des deux parties n'a pu être libre, car il y a quelque chose d'irrésistible dans la voix même très-pacifique des mandataires de cent mille hommes qui demandent du pain ; et il nous appartient, à nous qui sommes particulièrement les représentans des classes inférieures, de demander si dans cette circonstance il a été possible de ne pas SACRIFIER LES INTÉRÊTS DES FABRICANS à la sécurité publique ? Il nous appartient, à nous, défenseurs de TOUS*

les travailleurs, des *directeurs d'industrie* comme des *ouriers* des rangs les plus humbles ; il nous appartient de demander si , en raison de l'augmentation du salaire , le *manufacturier* pourra trouver l'écoulement de ses produits , pourra soutenir la concurrence de Zurich , d'Elberfeld , des fabriques anglaises ? LE FABRICANT LYONNAIS NE SERA-T-IL POINT OBLIGÉ DE SUSPENDRE SES TRAVAUX , DE DIMINUER LE NOMBRE DES MÉTIERS ? Les journaux et la correspondance de Lyon l'insinuent déjà. Et ce cas échéant quelle ne serait point la détresse de la classe ouvrière ? A quoi leur aurait servi l'augmentation momentanée de leur salaire , si le salaire tout entier venait à leur manquer ? Où sont donc vos expédiens politiques , économistes , légistes du jour ? Où donc est votre remède à ces maux palpitans ?

Ne voyez-vous point qu'alors même qu'une intervention directe dans les affaires de l'industrie vous est dictée par l'humanité , vous est imposée par la nécessité , vous ne pouvez calmer passagèrement les souffrances d'une des classes de la société *sans peut-être opprimer d'autres classes* ? Qu'on vante maintenant les bienfaits de la *concurrence* , le *laissez-faire* , le *laissez-passer* des économistes ; que les orateurs libéraux viennent encore proclamer à la tribune que le commerce , livré à lui-même , se suffit , qu'il n'a besoin d'aucune direction sociale !

L'événement grave dont Lyon vient d'être le théâtre n'est point un de ces accidens sans valeur , isolé , sans lien et sans rapport avec le fait général de la production et de la répartition des produits du travail ; ce fait au contraire est un éclatant symbole de la situation industrielle de toute la France. Les mandataires des ouvriers de Lyon , plaidant avec chaleur dans des formes simples et naïves en faveur de leurs frères contre les délégués des fabricans de soie , plaidaient aussi la cause de tous les *prolétaires* qui fertilisent le sol et qui peuplent tous les ateliers ; et les fabricans qui exposaient les embarras de leur position exprimaient les souffrances de tous les manufacturiers , de tous les commerçans , de tous les fermiers , que la concurrence , que l'élévation des loyers , des intérêts , des fermages , et un vicieux système d'impôts , accablent , pressurent et font succomber.

Quelle est la puissance de ces tarifs adoptés pour un jour ? Les fabricans de Suisse font la guerre aux fabricans de France , guerre à

mort s'il en fut jamais, guerre où l'on se ruine, où l'on se tue par la faim. La fabrication est à meilleur compte en Suisse parce que les subsistances, exemptes en partie des taxes dont l'*oisiveté* les a chargées en France, y sont à plus bas prix. C'est cette guerre funeste qui, réduisant les bénéfices des fabricans de Lyon, a eu un contre-coup cruel sur les salaires des ouvriers. L'adoption d'un tarif la rendra-t-elle moins meurtrière pour les Lyonnais ?

On fait des congrès pour se préserver mutuellement des principes libéraux, pour poser des frontières, pour griffonner des protocoles contradictoires; n'en fera-t-on pas enfin pour régler les intérêts les plus vitaux de la société, pour se préserver mutuellement de la banqueroute et de la famine ?

Et cette convention, que rien ne garantit, à laquelle aucune autorité morale n'a présidé, peut-elle être durable ? La guerre que les fabricans de Lyon se livrent à eux-mêmes ne suffira-t-elle pas pour les obliger à la rompre ?

Triste condition, alternative épouvantable ! Si l'on reste dans le *statu quo*, les ouvriers sont décimés par la misère ; SI L'ON INSTITUTE UN TARIF ÉLEVÉ, BEAUCOUP DE FABRICANS SERONT CONTRAINTS DE FERMER LEURS ATELIERS. Situation inextricable tant qu'on ne comprendra pas que les privilèges de l'*oisiveté* sont la cause de tous les maux des *travailleurs*; tant qu'à la politique d'exploitation et de haine on n'aura pas substitué la politique d'*association* pour les individus, les classes et les peuples.

Si l'on veut améliorer la condition des ouvriers de Lyon et des autres villes manufacturières sans ruiner leurs maîtres, qu'on élève des établissemens de CRÉDIT qui, allégeant les charges des fabricans, permettront réellement un ACCROISSEMENT DE SALAIRE; qu'on abroge la loi des CÉRÉALES, qu'on supprime immédiatement les droits des BOISSONS, du SEL et de la LOTERIE. Nous avons indiqué souvent comment remplacer ces sources de revenus. (Voir particulièrement le *Globe* du 25 octobre.) Ces mesures transitoires produiraient un excellent effet; enfin elles donneraient pour quelque temps sécurité aux gouvernés et popularité aux gouvernans.

Et cependant, ce ne seraient là que des palliatifs temporaires; car la concurrence qui sans cesse empiète sur les *travailleurs* leur aurait vite fait perdre le terrain qu'ils auraient gagné par l'abolition des taxes de consommation. Il faut remonter à la source du mal.

Des réformes radicales sont urgentes , inévitables. La condition politique des travailleurs de tous les ordres doit changer. Le gouvernement doit être conduit par eux et pour eux.

Les troubles de Lyon éclatèrent le 21 novembre. Le *Moniteur* les annonça le 24; le même jour nous reçûmes la lettre suivante de Peiffer , l'un des chefs de l'église Saint-Simonienne de Lyon.

Lyon, 21 novembre.

« Nous sommes dans la désolation la plus profonde. Les ouvriers de Lyon sont aux prises avec la garde nationale , le sang coule abondamment. Et justement j'étais de garde , assez loin , il est vrai , du siège du combat. Mais enfin la crainte de me trouver directement aux prises avec la classe malheureuse, dont nous avons mission de guérir les excès par un remède plus doux que la force guerrière , l'a emporté sur l'inconvénient de voir ma démarche accusée de lâcheté. Je me suis, en cette occasion, souvenu des conseils que plusieurs fois vous nous avez donnés ; j'ai compris qu'il serait par trop absurde de prêcher la fin du règne de la violence après y avoir contribué moi-même. Ma situation est affreuse, car nous ne sommes pas en position d'intervenir pacifiquement entre les partis. Il est impossible que notre voix soit écoutée. Je n'ai pas vu mon frère François de la journée : j'ai lieu cependant de croire qu'il a agi avec prudence et calme. Corréard a fait entendre notre parole pacifique à quelques ouvriers , mais ce sont quelques individus isolés , et cela est sans influence bien sensible.

» PEIFFER. »

La publication de cette lettre fut suivie dans le *Globe* d'un article dont la pensée principale est dans l'extrait suivant :

EXTRAIT DU GLOBE DU 25 NOVEMBRE.

C'est à nous surtout que ces scènes sont amères, à nous qui nous sommes constitués les interprètes, les avocats de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, à nous qui nous sommes voués à l'améliorer, à nous qui palpitions à ses douleurs, qui nous sentons

vivre en elle. Il nous est poignant de la voir ainsi reculer par ses violences l'avenir de justice et de paix que nous annonçons pour le bonheur de tous, et qui doit surtout profiter aux plus misérables. Il nous est déchirant de la voir se flétrir par la brutalité. Notre cœur saigne au spectacle de ces misères morales bien autrement hideuses que les misères physiques. Et cependant plus nous la voyons se salir, plus nous éprouvons en nous un besoin indicible de la purifier; plus nous la trouvons abaissée, et plus nous brûlons de la relever. Nous voudrions en ces momens où elle se cabre furieuse, où elle cède aux transports de la frénésie qu'ont allumée en son sein la faim et le désespoir, l'étreindre, l'enlacer, afin de lui communiquer par tous les pores les sentimens d'ordre, de paix et de conciliation dont nous sommes pleins. Mais si profond que soit l'abîme dans lequel elle tombe, nous ne nous sentons pas la force de le lui imputer à crime. C'est le seul genre de courage qui nous soit inconnu; que celui-là qui se sent en droit d'affirmer qu'il n'a rien épargné pour la préserver du péril se lève pour nous accuser, et nous jette la première pierre.

EXTRAIT DU GLOBE DU 26 NOVEMBRE.

Amis sincères de l'ordre et de la paix, hommes généreux de tous les partis, les masses se revèlent à vous exaspérées, bouillonnantes; une partie de la bourgeoisie justement effrayée se presse autour de vous: de grâce, plus de querelles, plus de logomachie. Le temps est venu de se confondre dans un même sentiment, une même pensée, un même effort; car un même but bien déterminé est venu s'offrir, digne d'exciter les plus nobles ambitions. Il s'agit de calmer les uns et de rassurer les autres, de se poser comme pacificateurs entre ceux qui ont et ceux qui n'ont pas. Unissons-nous pour prévenir la division de la société en deux camps; concertons-nous pour parler à chacun un langage qu'il aime à entendre, et pour arracher du fond des cœurs des germes d'hostilité qui se sont développés en silence avec une effrayante rapidité.

Or ce résultat sublime sera atteint du jour où les hommes à larges sentimens, ceux qui aiment le peuple, ceux qui le craignent, ceux surtout qui le gouvernent, faisant taire de vaines

préoccupations , seront venus s'unir à nous , les uns pour s'imbi-ber de notre vie et de notre foi , les autres pour nous assister de tous leurs moyens de puissance. Aussi nous sommes résolus à les appeler sans relâche , à les prier , à les supplier , car la pétition d'hommes qui se consacrent à la paix et aux progrès de l'humanité doit finir par être accueillie , surtout lorsque le Dieu qui les anime se charge d'y poser de sa main de retentissantes apostilles.

Extrait d'une lettre écrite par FRANÇOIS et PEIFFER , chefs de l'Église Saint-Simoniennne de Lyon après la retraite des troupes. (GLOBE DU 27 DÉCEMBRE.)

PÈRE ,

« Les ouvriers l'ont emporté. Hier ils ont combattu avec un courage incroyable ; rien ne donne une idée de leur acharnement au combat. Nous avons une idée bien fautive de ces gens que nous croyions sans énergie ; nous ne savions pas encore par expérience ce que sont des hommes qui combattent pour avoir du pain. J'ai passé hier la journée à l'Hôtel-Dieu ; François était à l'Hôtel-de-Ville. L'un et l'autre nous avons pansé les blessés des deux partis. Trop peu connus dans la ville , nous n'aurions rien pu y faire de plus. Ce que je tiens de vous , je l'ai transmis à ceux qui comprennent votre parole. François , qui est homme d'action , s'est conduit avec calme et prudence. Corréard s'est un peu mêlé aux groupes , mais s'est tenu éloigné du combat. Tous nous avons employé toute l'influence que nous avons sur les ouvriers à calmer leur fureur contre les négocians , et à leur montrer combien de sang était répandu par des hommes faits pour s'aimer et s'entendre , quels maux suivraient de pareils désastres , que de haines pourraient leur survivre ! En même temps nous leur avons fait comprendre que ce qui pouvait immédiatement soulager leur misère , ce n'était pas un tarif inexécutable , mais l'abolition des impôts qui pèsent sur eux. Nous leur avons dit que des hommes travaillaient pour eux par des moyens pacifiques. Ces gens nous serraient les mains , leurs larmes coulaient , ils déploraient les malheurs auxquels notre ville était en proie ; mais à peine échappés à nos conseils , l'odeur de la poudre leur rendait toute leur fureur. Il n'y a eu que peu de groupes

qui aient manifesté quelques opinions de la vieille politique , soit carlistes , soit républicaines ; le peuple est resté froid et indifférent à ces démonstrations ; les cris , les formules étaient : *Vivre en travaillant ou mourir en combattant ; la mort ou du pain !* Les ouvriers blessés qu'on nous apportait et ceux qui les accompagnaient nous disaient : « Les négocians ont fait une révolution pour eux ; ils en voulaient aux nobles et aux prêtres : ils s'en sont débarrassés ; ils voulaient des places , ils en ont ; ils se sont servi du peuple pour faire la révolution , et ne se sont plus ensuite occupés de lui. » Nous voulons faire une révolution pour nous. » Et lorsqu'on leur disait qu'ils étaient dupés par les carlistes : « Que nous importe carlistes ou libéraux , nous voulons du pain. »

» La journée a été tranquille , mais morne. Ce soir on proclame dans les rues *respect aux propriétés* ; on engage les gardes nationaux à se rendre sur leurs places d'armes avec leurs armes , mais sans costume , et à fraterniser avec les ouvriers.

» Mes Pères , nous attendons vos ordres ; nous répandons partout des paroles conciliatrices , mais nous avons suspendu nos enseignemens ; nous comprenons que tout ce qui se passe doit influer sur notre conduite. A nous , mes Pères , nous attendons votre inspiration et votre secours. »

Vos dévoués fils,

FRANÇOIS et PEIFFER.

INSTRUCTIONS

Adressées à Peiffer sur la conduite que les Saint-Simoniens avaient à tenir à Lyon auprès des classes élevées et auprès des masses. (GLOBE DU 27 DÉCEMBRE.)

CHER FILS ,

« Vous avez bien compris votre position et vous avez dignement accompli la mission qu'il était en vous de remplir. Votre frère François et votre fils Corréard , ainsi que Derrion qui nous a donné directement de ses nouvelles , ont également conservé le calme Saint-Simonien. Dans cette circonstance , vous avez fait preuve d'un courage religieux et d'une louable activité , en vous abstenant d'une participation quelconque à ces scènes de violence qui vous pres-

saient de toutes parts , et en prodiguant vos soins aux blessés des deux partis , vos paroles de conciliation à tous ; c'est beau à vous qui n'êtes converti que d'hier à la religion de l'association universelle. Au nom de notre Père suprême et en notre nom à tous , je vous en félicite.

» Votre place ne pouvait être en effet ni dans les rangs des bourgeois ni dans ceux des ouvriers ; elle était entre les deux , car nous sommes les apôtres de la paix. Nous sommes , comme le disait naguère l'un de nos prédicateurs , près des pauvres la voix des classes supérieures , près des riches la voix des classes inférieures , car nous sentons , nous comprenons les souffrances et les besoins de tous.

» Vous deviez , comme vous l'avez fait , chercher à calmer l'irritation des hommes égarés par la fureur , user de toute votre influence pour leur montrer combien la violence est impuissante à remédier à leurs maux.

» Pour l'avenir , voici quelle doit être votre conduite : l'époque de l'enseignement dogmatique vient de finir pour vous comme pour nous. Vous n'êtes plus des *docteurs* , vous êtes des *apôtres*.

Réunissez tous les membres de l'église Saint-Simonienne de Lyon , et invitez aussi à vos réunions toutes les personnes qui suivent habituellement vos séances.

» Faites-leur bien sentir l'œuvre que doivent accomplir tous les hommes qui aiment l'ordre et la tranquillité publique , mais qui veulent en même temps et aussi vivement le bonheur des masses laborieuses.

» Voilà le langage qu'ils doivent tenir aux ouvriers :

» Qu'ils leur fassent envisager toutes les conséquences de la violence ; ces conséquences sont la haine des deux côtés , l'endurcissement de la part de ceux qui en sont l'objet. Les classes riches ne sauraient résister long-temps à une prière noble et calme ; le sacrifice de quelques avantages actuels leur apparaîtra bientôt comme un devoir sacré qui leur est commandé par la religion , l'humanité , la politique , et même en trouveront-elles une compensation large dans le bienfait de la paix et dans l'affectueuse reconnaissance des masses ; mais elles se raidiront toujours contre des menaces ou des voies de fait. Elles auront toujours alors le courage de la résistance , et lors même que leur résistance serait vaine la victoire serait vaine aussi

pour les masses, puisque celles-ci sont impuissantes à améliorer seules leur propre sort.

» Malgré l'issue de la lutte dont Lyon vient d'être le théâtre, entre les prolétaires et les bourgeois-mâtres, le terme des maux des premiers est loin d'être arrivé. Ces maux, qui leur ont inspiré des pensées de vengeance, vont retomber sur leurs têtes, momentanément plus terribles que jamais.

» Car le crédit, la confiance, se sont éloignés pour long-temps de leur cité ; la fermeture d'un grand nombre d'ateliers va être le fruit qu'ils retireront de leur triomphe.

» Dites-leur, *aux prolétaires*, que si l'on peut accuser les maîtres d'indifférence ou de dureté à leur égard, toute la faute ne saurait leur être imputée sans une profonde injustice. Elle est principalement dans ce système de *concurrence*, de combat à mort, que tous les fabricans sont forcés de se livrer entre eux. C'est cette lutte qui les a irrésistiblement contraints à baisser le prix de la main-d'œuvre.

» Dites-leur qu'il est des hommes qui ont mesuré la profondeur du mal, et qui travaillent sans relâche à l'atteindre dans sa source. Dites-leur que ces hommes, parmi lesquels un grand nombre sont sortis d'une illustre école dont le nom n'est prononcé qu'avec respect par les prolétaires de Paris, poursuivent par les voies *pacifiques*, par la persuasion et la démonstration, une organisation du travail qui mette fin à la *lutte meurtrière* que se livrent les maîtres sous le nom de *concurrence*, et qui les oblige entre eux à la dissimulation et à la fraude, et envers les ouvriers à l'insensibilité, à des actes d'exploitation. Dites-leur que ces hommes propagent une religion nouvelle qui sanctifie le travail et tend à associer dans un même sentiment, dans un même intérêt, les *travailleurs* de tous les rangs, aujourd'hui ennemis les uns des autres. Dites leur qu'ils se reposent sur ces hommes d'ordre et de paix du soin d'obtenir des classes élevées les améliorations *MORALES*, *intellectuelles* et *physiques* que réclame la pénible situation du prolétaire. Car la voix du prolétaire est rude ; aigri par la misère il est prompt à s'irriter, et il ne peut se mettre en face de la bourgeoisie sans lui inspirer de l'effroi.

» Dites-leur enfin que ces hommes, que nous et vous, nous ne négligeons aucune occasion pour faire comprendre au gouvernement qu'il s'est absorbé jusqu'ici dans des intérêts mesquins, et

que la carrière la plus glorieuse et la mieux aplanie qu'il puisse parcourir est celle des améliorations populaires.

» Dites à la bourgeoisie, lorsqu'elle aura repris le dessus, car, selon toute apparence, ce moment est fort proche, que la rigueur est le pire des moyens qu'elle puisse employer pour se soustraire aux terreurs que lui inspire le lion populaire. Il y a dans les cœurs de cette classe un fond de compassion et de générosité facile à émouvoir : excitez-les par le tableau des misères des ouvriers, et ces misères vont pour un moment être à Lyon plus cruelles encore que par le passé. Les fabricans, qui sont généralement des hommes de beaucoup de sens auront d'ailleurs peu de peine à concevoir qu'il n'y a de prospérité industrielle qu'avec la sécurité et le crédit, qu'avec le calme des masses. Les préjugés de caste ont été trop affaiblis en eux par le libéralisme, pour qu'ils ne sentent pas que les ouvriers sont avec eux d'une même nature. Ils reconnaîtront sans peine combien ils seraient tranquilles et heureux si leurs ouvriers les aimaient et les respectaient comme des pères. Les liens commerciaux ont été les premiers liens pacifiques : les négocians sont naturellement amis de la paix et de la concorde.

» Les fabricans ne veulent pas du tarif, parce que le *tarif les mène à la banqueroute* ; indiquez-leur les moyens transitoires d'amélioration populaire dont le *Globe* est plein depuis un an ; par là il serait possible de mettre l'ouvrier beaucoup plus à l'aise sans augmenter le prix de la main-d'œuvre. Exhortez-les à appuyer l'adoption prompte de la loi sur les céréales, car le pain est cher à Lyon ; d'une loi sur l'expropriation pour cause d'utilité publique, loi qui faciliterait une masse considérable de travaux. Nous faisons réimprimer en ce moment quelques articles du *Globe* dont nous formerons une brochure qui pourra être lue avec fruit à Lyon, et qui frappera singulièrement vos manufacturiers par la netteté et la précision des conseils pacifiques et des calculs qui y sont exposés. Vous y trouverez un projet de discours de la couronne (1), où sont résumées beaucoup de pensées de perfectionnement ; un moyen de supprimer immédiatement l'impôt des boissons, l'impôt du sel et la loterie, suivi d'un examen de l'amortissement (2) ;

(1) *Globe* du 23 juillet.

(2) *Idem*, 25 octobre.

et des considérations sur la Vendée (1), qui seront de circonstance dans votre malheureuse ville. Nous aurons soin de vous en adresser un grand nombre d'exemplaires.

Faites bien sentir à la bourgeoisie toute la portée de notre langage religieux ; dites-lui comment, nous qui démêlons en le rectifiant ce qu'il y a de légitime dans les vœux et les besoins de toutes les classes, nous sommes destinés à former le lien qui doit les unir. Dites-lui comment à Paris, à Metz, à Strasbourg, nous sommes parvenus à nous attirer la confiance et l'amour de beaucoup d'ouvriers en leur apprenant à aimer les classes élevées et à apprécier les sentimens d'ordre qui les animent. Réclamez le concours des bourgeois pour adoucir les misères les plus saignantes, et pour accroître près des ouvriers votre crédit tutélaire pour tous.

» En un mot, cher fils, mettez-vous en communion avec les fabricans et avec les ouvriers, afin que, par vous, bientôt, abjurant leurs querelles déplorables, ils se sentent et se rendent justice. »

Extrait du GLOBE du 27 Novembre.

La conclusion la plus naturelle, la plus pacifique, la plus simple, des événemens de Lyon, est l'abolition des IMPÔTS INDIRECTS, y compris l'IMPÔT DU SEL et la LOTERIE, combinée avec la suppression du jeu de l'AMORTISSEMENT.

Car il n'y pas d'autre moyen de concilier les intérêts des fabricans et ceux des ouvriers, c'est-à-dire de rendre tolérable à ces derniers la baisse de la main-d'œuvre, que de les soulager du poids des taxes qui les écrasent.

D'un autre côté, pour remplacer les revenus des boissons, du sel et de la loterie, il n'y a rien de mieux à faire que d'appliquer aux dépenses publiques les 87 millions qui forment la dotation annuelle de l'amortissement. L'amortissement n'amortit rien, c'est une fiction onéreuse, nous l'avons prouvé cinquante fois, et l'Angleterre le prouve mieux encore par son exemple.

Et dans la circonstance présente la bourse se montrerait de composition facile sur la suppression de l'amortissement ; car la bourse veut la prospérité du crédit public et privé : elle attache par conséquent un grand prix à la tranquillité publique. Or aujourd'hui la

(1) *Globe* du 26 octobre.

tranquillité publique est au prix de l'abolition des taxes indirectes. Il faudrait être aveugle pour ne pas le reconnaître.

Tout avis au gouvernement qui ne serait pas conçu dans cet esprit d'harmonisation de tous les intérêts, et qui dans la pratique la plus prochaine n'aboutirait pas à l'abolition des taxes indirectes et par suite à la réforme de l'amortissement, est sans aucune valeur et ne mérite pas un examen sérieux.

Extrait d'une lettre de François. (GLOBE DU 28 NOVEMBRE.)

Lyon, 25 novembre.

« Il est possible qu'un des partis du vieux monde politique cherche à s'emparer du sommet de ce mouvement pour le diriger à ses fins ; mais la base, la cause profonde, qui est la nécessité de l'amélioration du sort de la classe la plus pauvre et la plus nombreuse, entraînera infailliblement cette classe dans cette sphère d'action. Peu lui importent à elles les divisions arbitraires établies à la superficie de la société. Elle n'est ni avec la république ni avec l'empire, ne bat des mains ni pour Henri V ni pour la Charte. *Vivre en travaillant ou mourir en combattant*, tel est le cri de ralliement des ouvriers lyonnais ; cri nouveau sur l'arène politique, mais qui retentira au loin. Les malheureux ! s'ils savaient que tout ce temps enlevé au travail, toutes ces dévastations, tout ce sang répandu, ne serviront qu'à aggraver leur infortune !... Mais aujourd'hui, quand les enfans de la grande famille humaine, égarés par la colère, et oublieux de leurs véritables intérêts, se dévalisent et s'égorgent, où est le médiateur, où est le prêtre qui interposera son autorité bienfaisante ? Nous seuls, fils de Saint-Simon, nous connaissons ces principes conciliateurs des droits de chacun avec l'ordre, la liberté et le bonheur de tous. Dans les jours de notre guerre civile, mêlés aux groupes des combattans, nous savons voulu leur faire entendre ces paroles d'amour et de paix que nous avons de vous. Hélas ! notre voix trop faible encore ne pouvait dominer le tumulte des passions et le fracas des armes. Le cœur navré de notre impuissance, nous nous sommes tus, ramassant tristement les morts et les blessés des deux partis, et reportant nos vœux vers l'ère de paix et d'amour qui doit remplacer le règne de la violence. FRANÇOIS. »

Extrait du Globe du 29 novembre.

1° Supprimer le fonds d'amortissement qui grève inutilement le budget de..... 87,231,038 fr.

2° Maintenir les 30 c. additionnels de la contribution foncière, qui augmenteraient les ressources du trésor de..... 46,438,808

Ce qui rendra disponible sur le budget..... 133,669,846

° Ajouter à cette somme l'économie sur les frais de perception des impôts du sel, des boissons et de la loterie, montant à..... 36,253,700

Ce qui produirait la somme totale de..... 169,923,546

Au moyen de quoi effectuer la suppression ;

1° Des impôts sur les boissons, montant à... 69,800,000

2° Des impôts sur le sel à..... 58,660,000

3° De l'impôt sur la loterie à..... 8,000,000

Et après ces suppressions il restera un excédant disponible de..... 33,463,546

Laquelle somme pourra être employée à augmenter l'aisance et le bien-être du peuple par l'éducation et l'enseignement.

Tels sont les moyens que nous indiquons, que nous avons déjà indiqués comme immédiatement praticables pour adoucir la condition des travailleurs. Ce sont là des chiffres, ce sont des faits, et le fait de Lyon est à côté.

Extrait du Globe du 30 novembre.

Les événements de Lyon ont donné lieu à la manifestation de plusieurs faits de la plus haute importance.

Ils ont changé le sens du mot *politique* ; ils l'ont élargi. Les intérêts du travail sont décidément entrés dans le cercle *politique* et vont s'y étendre de plus en plus. Les journaux ministériels ont déclaré que la base de la politique du cabinet c'était l'amélioration morale, intellectuelle et physique de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre. C'est une révolution.

Ces événements ont révélé un immense progrès de la morale publique. La plus haute expression des progrès de la morale, sous le point de vue politique, c'est le développement des SENTIMENS D'ASSOCIATION. Or, par la direction sympathique qu'a prise la presse

en masse, il est certain que les classes supérieures ont cessé de considérer les masses comme une caste flétrie, comme de la chair à canon; il est certain que les classes supérieures se SENTENT VIVRE dans les masses, qu'elles sont prêtes à les AIMER religieusement. De leur côté les masses ont prouvé par le bon ordre qu'elles ont constitué au sein de l'anarchie, qu'elles avaient abjuré leurs sentimens de haine contre la bourgeoisie, qu'elles participaient aussi à sa VIE. De part et d'autre on repousse la violence, on s'attire, on se prépare à l'ASSOCIATION.

Une troisième conséquence de la secousse qui a ébranlé Lyon nous concerne personnellement, nous fils de Saint-Simon. Beaucoup de gens qui certainement ne nous connaissent pas, qui ne nous ont jamais ni entendus, ni lus, ni vus, auxquels notre existence n'est révélée que par des lazzis de carrefour, se sont persuadés que c'était nous qui de longue main avions préparé le soulèvement des ouvriers; et ils ont commencé contre nous un concert de malédictions et d'injures qui n'est pas à sa fin, qui commence à peine nous le savons bien. Mais pendant que ceux-là, sans raison bien déterminée, s'obstinent et s'obstineront à nous harceler, à nous mordre, d'autres qui nous ont étudiés, qui nous ont pratiqués, qui nous aiment, viennent et viendront de plus en plus se serrer autour de nous et prendre une part des plus active à notre apostolat. Ainsi notre œuvre va toujours grandissant, soit par la nature des obstacles que nous avons à surmonter, soit surtout par les auxiliaires qui se joignent à nous, et au moyen desquels nous aplanirons toutes les oppositions pour le plus grand bien des opposans.

Or qui ne voit que ces trois faces diverses du progrès qui vient ou qui est sur le point de s'accomplir, aboutissent directement toutes les trois au progrès du Saint-Simonisme.

116

1.50

